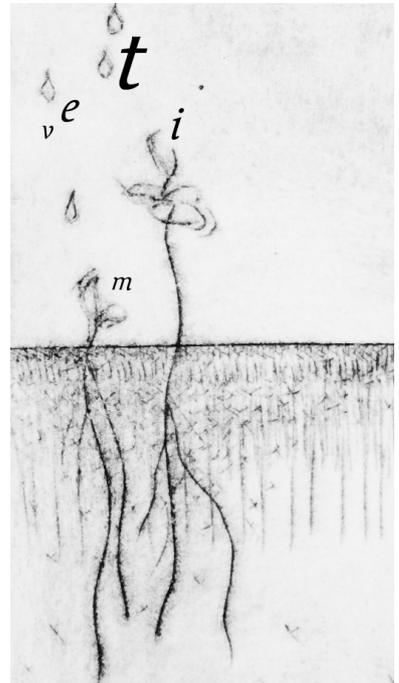


— ✦ *Écritures en liberté*

→ → → RECUEIL DE TEXTES
Mis en forme par Diana Vivarelli



Atelier d'écriture Azimut théâtre

Azimut théâtre

15 D, Bd Jean Moulin

44100 Nantes

Tél : 02 40 43 65 03

azimut.theatre@free.fr

<http://azimut.theatre.free.fr>



L'atelier d'écriture itinérant, animé par l'écrivaine Diana Vivarelli, se réunit depuis septembre 2006 dans divers lieux du quartier Bellevue à Nantes.

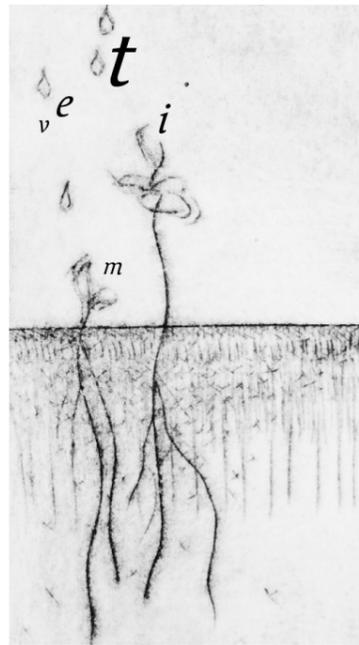
Organisé par Azimut Théâtre, il est soutenu, par : la Mission Lecture Direction Générale à la Culture de la Ville de Nantes, le Conseil Général 44, la Préfecture de Loire Atlantique (CUCS ACSE), le Ministère de la Jeunesse et des Sports.

Nous remercions la Mission Lecture-Ecriture de la Direction Générale à la Culture de la Ville de Nantes, qui a soutenu et rendu possible cette publication.

Supplément à TOUTAZIMUT, mars 2010

Directrice de publication : Lydie Bossard

Gravure de couverture et mise en page : www.alcali.fr



→ → → *Écriture en mouvement à Bellevue*

Dynamique, cosmopolite, épanouissant, loufoque, instructif, convivial et même grandiose ! Les adjectifs qualificatifs ne manquent pas au groupe pour décrire l'atelier d'écriture animé par Diana Vivarelli, écrivaine et metteuse en scène à la compagnie Azimut Théâtre. Aucune contrainte n'est imposée au groupe, chacun fait appel à son imagination. Cette écriture, en libre mouvement, est bien vivante, grâce à la diversité de ce qui est proposé et à la personnalité des participants. Diana Vivarelli n'hésite pas à lancer une séance d'improvisation théâtrale comme prémices d' « impros » écrites. L'atelier, qui a débuté au centre socioculturel des Bourderies, a continué son périple à la Maison des Habitants et du Citoyen et au centre socioculturel Bellevue. Après un bref séjour de cinq semaines, il ira en résidence dans un autre lieu, histoire de ne rien rater dans le quartier. Par exemple, le groupe était sur place pendant la semaine de l'Image. Une lecture publique, par des comédiens d'Azimut, a permis de tester les premières productions écrites par l'atelier et de continuer sur la même lancée. D'autres lectures sont prévues : au festival « Bellevue en scène », au centre socioculturel Bellevue, à la salle « Le dix », dans les médiathèques et les lieux culturels de Nantes. On vous attend, vous êtes les bienvenus !

*Article écrit par l'ensemble des participants de l'atelier
pour le journal nantais « L'écrit de Bellevue »*

— Atelier d'écriture, espace de liberté

La question de mon engagement, dans un processus de transmission du langage écrit, renvoie à deux déterminations. Première exigence : la cohérence avec mon parcours artistique, le devoir social et moral de l'artiste, sa place dans la société, ma position contre le danger d'un aplatissement général, d'où l'imagination serait bannie. Deuxième exigence : le langage comme message, comme mythe, comme sémiologie qui transforme la culture en nature universelle, le rapport entre la forme et le concept. Comme l'affirme Roland Barthes, le signifiant opère en dehors d'écrits les plus éloignés de la littérature, tel qu'ils sont les faits d'actualité.

Cet engagement renvoie à la notion même du statut d'écrivain : est-ce que nous devons encore nous défendre de la prolétarianisation de l'écrivain face à un statut prestigieux ? Est-ce que l'œuvre d'un écrivain naît de la vocation ou bien d'un choix délibéré ? Sommes-nous écrivains par vocation ou par choix ? La vocation est à l'abri du prosaïsme, elle ne peut s'arrêter ou se dégrader. Le choix détermine la responsabilité de choisir un contenu plutôt qu'un autre, une forme plutôt qu'une autre.

Pirandello nous dit que l'art c'est la vie, et que quiconque prétend faire sortir la beauté d'une formule, se trompe. Dario Fo insiste sur la responsabilité des intellectuels sur la création culturelle. Je défends le même point de vue : il est essentiel de redonner à la culture populaire la considération qui lui est due.

Je mène un atelier d'écriture depuis presque quatre ans, à Nantes-Bellevue, avec une quinzaine de participants. Je construis l'atelier de la même façon dont je procède pour construire une œuvre littéraire : en donnant libre cours à l'imagination, en balayant les hésitations, en tâtonnant afin de trouver le style propre à chacun.

Les textes sélectionnés, parmi l'abondante production, ont de quoi surprendre et émouvoir : poésies, haïkus, description des visites culturelles, nouvelles "façon polar", contes pour enfants, science-fiction, souvenirs...

Des textes ironiques, philosophiques, journalistiques, poétiques, humoristiques, des textes à partager sans modération avec tous les habitants, pour savourer la qualité et l'évolution de cette écriture individuelle et collective.

Mon but est d'explorer toutes les écritures, sans dogmes, sans frontières. La correction, la réécriture, l'élaboration d'un texte qui interpelle les lecteurs, ne doit pas faire oublier la rigueur et l'exigence du travail. Tout écrivain, en vue d'une éventuelle publication, soumet son œuvre à des critiques, des correcteurs, des changements nécessaires, des conseils éclairés... Mon travail consiste aussi à être un « révélateur » d'un potentiel enfoui, caché, de talents méprisés, d'envies irréfrenables.

L'intelligence et le talent ne sont pas un cadeau réservé à une certaine catégorie d'individus ; les éventuels écrivains dans une cité défavorisée sont proportionnels aux apports, aux moyens, aux occasions qui se présentent, aux efforts déployés pour répondre à un besoin culturel en déshérence. On raconte que Giotto, peintre, sculpteur, architecte italien du Trecento, dont les œuvres sont à l'origine du renouveau de la peinture occidentale, aurait commencé par garder les chèvres de son père. Le peintre Cimabue, le surprenant à dessiner sur une pierre avec un charbon près d'un cours d'eau, émerveillé de son génie précoce, aurait emmené le jeune berger dans son atelier. Les fresques que Giotto a peintes à Florence et le campanile de l'église Santa Maria del Fiore, la cathédrale de Florence, figurent parmi les sommets de l'art chrétien.

Panaït Istrati disait que l'art est une guerre à notre imperfection. J'ajouterais qu'il surgit souvent là on ne l'attend pas.

*Diana Vivarelli,
animatrice de l'atelier*

Maryline Mustière *Dans mon pays*

Dans mon pays, les arbres ont toujours leurs feuilles et les fleurs leurs corolles. Dans mon pays, le ciel n'est pas toujours bleu, passent des nuages multicolores. Dans mon pays, le vent caresse mes cheveux et fait bruiter les feuilles. Dans mon pays, le dictionnaire ne connaît pas chômeur, pauvre, précaire. Dans mon pays, la mer monte et descend. Dans mon pays, les carottes et les choux ont le droit d'être petits et grignotés par les vers. Dans mon pays, on préfère sourire que faire la gueule. Dans mon pays, on aime manger, boire et rigoler ensemble. Dans mon pays, on aime parler d'amour, rêver d'amour, faire l'amour.

Edwige Cass *Paysage de banlieue pavillonnaire*

Des maisons aux toits de tuiles rouges que le soleil illumine. Devant un portail rouillé, une voiture garée avec à l'arrière une remorque vide. Des rosiers grimpants offrent aux visiteurs des roses épanouies. Un ciel bleu, seulement strié de quelques nuages, sert de fond d'écran à ce paysage qui paraît sans âge. Seuls des pylônes et des antennes indiquent que le 20ème siècle est passé par là. Dans les rues, personne, pas un chien, pas un chat. Dans le ciel pas une hirondelle. Aux fenêtres pas un chômeur, pas une vieille esseulée. Il est quinze heures trente, les télévisions doivent débiter leurs séries à l'eau de roses et les bambins sont répartis dans des bâtiments selon leur tranche d'âges. Ce n'est pas l'heure des courses, ni celle de la sortie des écoles et des bureaux. Aucune raison de traîner dans la rue. La vie rêvée des français. Habiter dans un pavillon... Au calme.

Ghobrini Hannane *Douz, au sahara*

Le sud tunisien fait partie du grand Sahara, qui s'étale sur plusieurs pays d'Afrique du Nord. Le paysage est très varié, composé de pierres et, par moment, d'aiguilles volcaniques (comme à Djanet). Il est rare de rencontrer sur une longue distance uniquement des dunes de sable, telles que celles figurant sur la carte postale. C'est un paysage merveilleux qui suscite la méditation. Et dire que ces contrées étaient verdoyantes il y a quelques milliers d'années ! Est-ce la faute de l'homme, s'il ne reste que du sable ? Les quelques palmiers que l'on rencontre poussent grâce à la présence d'eau, élément indispensable à la vie. Dans ces contrées désertiques on trouve une grande diversité d'insectes et de reptiles, dont certains venimeux : scorpions, vipères de sable. L'homme s'est adapté à ce désert.

Michel Aubert *Vie dans la cité*

Les gens viennent vivre dans les cités pour se loger et fonder une famille. Ils y viennent d'abord par obligation. On est huit, dix, voir dix-huit familles dans la même cage d'escalier. On partage, on lutte ensemble, on crée des associations. Les loisirs sont peu nombreux, la libre expression artistique aussi. Ça me fait plaisir que certaines personnes me disent : « Bonjour l'artiste ! » pendant que je travaille le bois dans mon garage, même s'il y a de la flatterie. Le rôle du véritable artiste est double, nous en avons parlé avec Pierre Perron. La plupart des peintures de Pierre Perron sont libres, mais ponctuellement il met son art et ses connaissances au service des autres (avec l'affiche du « sécateur-maire », par exemple). Cela me fait penser que cet artiste n'oublie pas qu'il a besoin des autres pour vivre et pour s'épanouir. S'épanouir, voilà ce qui nous pousse toujours plus loin dans la création artistique.

Jacqueline Moreau *Carnaval à Dunkerque*

Carnaval, carnaval ! Dunkerque commence à s'émouvoir sous le masque de Jean-Bart. Les flonflons, les danses, tout se prépare pour trois jours de folie dans les rues et le vieux port. Eh Gaston, tu perds ton pantalon ! Et toi, la belle Suzon, tu montres un peu trop ton jupon ! Trois jours de danse effrénée, de quoi en perdre son latin, c'en est presque inhumain !

N'oublions pas l'hymne à Jean Bart. Les confettis, les serpentins vont bon train, s'enroulant autour de ces braves flamandes toutes de couleurs parées. Les médiums nous ont prédit la bonne étoile et les parapluies de couleur restent fermés. La Mer du Nord n'en croît pas ses yeux et ses vagues emportent au loin, vers l'Angleterre, toute la joie du Pays de Flandres. Bienvenue chez les Chtis !

→ → → *Interlude en poésie*

→ *Inconnue*

Si j'étais une inconnue
Je chanterais à tue-tête
dans la rue
Je dirais tout et n'importe quoi
Je me glisserais dans des lits
inconnus
Je marcherais la terre entière
Je volerais avec le vent
Je partagerais des repas
impromptus
Je visiterais des jardins odorants
Je dormirais à la belle étoile
Je vivrais libre

Maryline Mustière

→ *Rossignol de mes amours*

Il était une fois
Une fille de roi
Au cœur plein de drôlesse
Enfermée nuit et jour
Au bordel de la tour
Elle attendait toujours
Un jour prenant son vol
Un grossier rossignol
Vint lui pincer les fesses
Et c'est pour le revoir
Qu'elle danse le soir.

Michelle Dugué

→ *Fleurs*

Fleurs, senteurs, couleurs,
douceurs
Toutes les fleurs m'inspirent
Ces parfums, ces perfections
de la nature
Parfois sans couleurs
et sans odeurs
Vous me donnez des instants
de Bonheur

Saâda Karaoun

— Et moi et moi

Emilienne Roux A cent à l'heure

Je ris quand j'entends Anne Roumanov « qui ne nous dit pas tout », quand je lis certains livres, quand j'entends des jeux de mots. Je suis en colère quand on détruit ce que j'ai bâti avec difficulté, quand les gens ne sont pas sincères. J'ai envie de vivre à cent à l'heure, prendre le train TGV pour sortir de mon train-train quotidien. J'adore le bleu azur du ciel et de la mer, la couleur des feuilles d'automne aux ocres flamboyants, les couleurs de la peinture à l'huile. J'admire le charisme, l'honnêteté, la sincérité de certaines personnes au pouvoir. Mais comment les reconnaître ? Aujourd'hui, les grands de ce monde savent si bien utiliser les mots pour leur pouvoir personnel !

J'aime me balader sur les grands boulevards les soirs d'été, respirer la Loire et regarder passer les gens. Je déteste faire du bateau, je n'ai pas le pied marin, je déteste courir sur le pont, je déteste m'occuper des cordages, qui ont, tous, des noms techniques. Je me souviens de mon enfance, des couleurs de mon enfance, de l'enthousiasme de mes jeunes années. J'ai peur du temps qui passe, que ma gomme n'efface pas. J'ai horreur des tripes à la mode de Caen. A la cuisson elles dégagent un délicieux fumet, mais dans l'assiette elles prennent un air figé, je n'ose pas les étripier. Je hais le dimanche, où tout le paysage s'ennuie, dans l'attente que l'activité le réveille. Mais je suis écœurée par l'injustice, les erreurs judiciaires et la peine de mort.

Isabelle Riegert Ma vie

3 secondes : j'arrive. Je suis toute boursouflée, toute fripée. Je ne vois pas très clair, mais c'est bien moi, et je m'apprête à affronter ce vaste monde.

8 ans : je suis souple, vive, pleine de vie. Je cours, je ris, je suis insouciant, je baigne dans le bonheur. Je n'ai pas de soucis, puisque je suis à la charge de mes parents, qui me dorlotent intensément et me couvent en permanence.

20 ans : c'est, dit-on, le bel âge ! Mon adolescence est un peu dépassée et je me sens mieux. Les hommes m'attirent. Je commence à regarder autour de moi avec intérêt. Je pense aussi à ma carrière et je sais qu'il va me falloir travailler dur, si je veux décrocher mon diplôme d'ingénieur. Ensuite je pourrai vivre pleinement et penser à fonder une famille.

30 ans : je suis encore jeune. Pour réaliser mes projets, j'ai tout l'avenir devant moi. Trouver un mari, faire de beaux enfants, acheter une maison à la campagne, voyager et me faire de nouveaux amis.

40 ans : je suis en pleine force de l'âge. J'ai réussi ma vie de femme. J'ai un emploi qui me satisfait pleinement et aujourd'hui mon standing me permet de voyager comme je l'ai toujours souhaitée.

77 ans : j'ai encore bon pied, bon œil. Tous les jours je fais ma petite marche, pour entretenir mes muscles et mon pauvre cœur. Chaque semaine je participe à une partie de pêche et je tape le carton avec les copains.

89 ans : j'ai pris quelques rides, mais ma vie aura été riche d'événements. Je ne regrette rien, même si je n'y vois presque plus rien et mes rhumatismes me font souffrir.

100 ans : Chic, c'est mon anniversaire ! Comme j'ai encore toute ma tête, je vais pouvoir jouir de la présence des mes enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants : cent-cinquante personnes au total. Quelle fête ! Vous rendez-vous compte du chemin parcouru ? Je vous souhaite le même !

Michelle Dugué Je m'écris

C'est la première fois que je m'écris pour me dire que, tout compte fait, je m'aime bien. Étant jeune, j'étais belle et intelligente. Aujourd'hui, je suis moins jeune, mais toujours aussi belle. J'ai du mal à me prendre au sérieux, c'est pour cela que je m'écris en me cachant derrière cet humour qui m'aide à vivre le mieux possible. Je me quitte en me faisant de gros bisous pleins de tendresse.

Jean Trude J'aime et je hais

J'aime la lueur du jour naissant à travers la véranda. Je me souviens de l'étranger rencontré la semaine dernière. J'ai peur du noir. Je hais l'intolérance.

Myriam Aubert Je suis comme

Je suis comme l'oiseau sur la branche, prêt à s'envoler, épris de liberté et d'indépendance. Je suis la tête dans les nuages, le rêve nourrit mes actions.

Je suis comme un feu-follet joyeux, qui éclaire mes nuits brumeuses, un cerf bondissant dans la forêt, fière et sauvage. Je suis comme l'assoiffée, qui s'abreuve à la source de tes yeux. Semblable à la rosée dans le désert, je sais le prix de l'eau, dans ma gorge brûlante.

Ghobrini Hannane *Comment je veux mourir*

Puisque la mort est inévitable, il faut s'y préparer le mieux qu'on peut. A priori je ne crains pas la mort, puisqu'elle concerne tout être humain. Pour cela on peut dire qu'elle est égalitaire. Elle touche les jeunes, les vieux, le riche, le pauvre, le savant et l'ignorant, le croyant et le non croyant. On ne choisit pas la fin de sa vie (à l'exception de ceux qui se suicident) mais en général on meurt de vieillesse. Comme beaucoup de monde, je souhaite mourir dans mon lit, entouré par les gens que j'aime. Je ne souhaite pas souffrir et surtout ne pas faire souffrir ceux qui m'entourent. Donc je souhaite éviter de tomber malade longtemps et de me faire soigner par les autres. Je ne veux pas être une charge pour autrui ou une source d'ennuis. Mais, en fait, c'est quoi, mourir ? Je ne parle que de la mort physique, du corps. Il existe une autre mort : celle qui consiste à dénigrer le travail de toute une vie, de gommer de l'histoire celui qui dérange, et de présenter aux vivants une autre version des événements, celle qui dérange le pouvoir en place.

Myriam Aubert *Aïe, aïe !*

Aïe, aïe, j'ai mal au dos, à l'épaule, aux genoux. « Ma pauvre vieille, tout fout le camp, cela fait pas mal de maux, sans faire des vilains jeux de mots », me dit sans complaisance mon amie Claudine, qui se porte comme un charme. C'est vrai, je n'attends pas de compassion de sa part, mon squelette est en piteux état, et je préfère en rire, même si je ris jaune. Quand je tombe « en panne », quand j'ai du mal à me bouger, il me faut beaucoup d'autodérision pour garder le sourire et faire comme si de rien n'était. J'aurai quand même une requête : dans quelques années, quand je ne serai plus qu'un squelette, qui s'effrite et qui tombe en poussière, je ne voudrais pas que mon squelette finisse dans un amphithéâtre pour une leçon d'anatomie. Personne n'aura de la compassion, mais je n'aurai plus de maux. Quelle liberté et quelle chance !

Ghobrini Hannane *Mon passé*

Une naissance dans un pays colonisé, une jeunesse simple et plutôt heureuse. Une formation houleuse et hachée. Puis l'exil dû à la guerre, et vive la galère ! Des petits boulots par-ci par-là, pour survivre. Puis vint le moment attendu : la fin de la guerre et le retour au pays. Enfin le mariage et la naissance des enfants. Une vie en apparence heureuse et insouciant. Vint de nouveau l'exil et les petits boulots, puis le divorce et la mort d'un de mes enfants.

Edwige Cass *Rien de mieux au monde*

Pianiste sur le clavier de l'ordinateur, faire défiler des pages d'un clic de souris, quel bonheur ! Grimper sur des rollers et se laisser griser par cette sensation de glisse. Ecouter la « Stravaganza » de Vivaldi et des concerts pour mandoline, quel pied ! Se régaler de gâteaux bien crémeux, Paris-brest, religieuses, mille-feuilles. Il n'y a rien de mieux au monde ! Courir après un bus, enfin s'asseoir et puis descendre trois arrêts plus loin, sauter dans le tramway et, au terminus, reprendre un autre bus. Souvenir d'un voyage à Vienne.

→ → → *Interlude en poésie*

→ *Danser*

Danser avec des mots,
pour dire quoi, pour parler
de qui

Danser avec sa langue,
pour prononcer des mots,
des syllabes

Danser avec ses amies
sur une danse africaine

Quoi de plus vrai que
la musique, qui parle par
le rythme

Danser pour s'amuser,
le jour de son mariage

Danser avec son crayon,
pour envoyer des cartes postales
des vacances

Danser avec douceur une
chansonnette pour endormir
son enfant,

pour le calmer quand il a trop
pleuré pour ses dents

Danser sur un vieux parfum,
avec la plume d'oie trempée
dans l'encrier

Danser tout simplement
pour l'amour du plaisir

Patricia Prévot

→ *Un homme, une femme*

Un homme d'âge mûr

Et une jeune femme

Elle est belle

Et amoureuse

Sans le vouloir

Éternelle course

Perpétuel mouvement

Cela fuse de partout

En arabesque d'arc-en-ciel

Fragments d'éternité

Fragile et éphémère,

Comme la caresse d'un baiser

Myriam Aubert

Maguite Kerriou *Les années 60*

J'adore que l'on me fredonne une chanson ! Celle de mes 20 ans, si souvent entendue, serinée même. « Qui a eu cette idée folle un jour d'inventer... » mettre mes cheveux en couettes, un élastique rouge et l'autre vert. Les jours de grand dimanche, j'y accolais un ruban. Parce qu'à 20 ans, on se moque de la fillette aux couettes et même qu'à la même époque on plagiait nos grands-mères portant les grosses culottes bouffantes avec le galon de dentelle. Affriolant, Affriolant ! Puis vint aussi l'idée d'empeser les jupons de grillage avec de l'eau sucrée, pour mieux faire gonfler les jupes en vichy à carreaux roses et blancs, à la Brigitte Bardot, sans oublier la grosse ceinture élastique qui vous serrait à la taille. Des déguisements, diriez-vous ? Que non, c'était du sérieux ! C'était pour aller au bal, juchée sur des talons hauts à bout pointu, et sur la tête on adoptait le chignon banane, lequel demandait tant d'art et de dextérité qu'il fallait presque la coiffeuse à domicile.

Maryline Mustière *La belle saison*

J'aimais la belle saison : une fois le dîner avalé, la table débarrassée, la vaisselle rangée, il faisait encore jour. Les enfants du quartier se retrouvaient dans une des cours. A l'époque, dans la plupart des foyers, il n'y avait pas de télévision. Les jeux reprenaient de plus belle jusqu'à la nuit tombée : à la balle, à la corde, à la marelle, aux mouches, à cache-cache ; nos rires et nos cris se mêlaient à ceux des martinets hauts dans le ciel. Un peu plus tard, les parents venaient s'asseoir sur l'escalier de pierre bleue ou apportaient leur chaise : c'était l'heure de détente de la journée et la conversation allait bon train sur les nouvelles du quartier, du patelin ou de la politique. Des moments de bonheur dans l'odeur des roses et la douceur du soir.

Marie-France Jannin *Les fraises de mamine*

Je suis gourmande de fraises. La seule représentation d'un tapis de fraises me fait saliver. J'aime tout dans ce fruit, sa forme en cœur, sa couleur pouvant aller de l'orange rougeoyant au carmin violacé, ses petites graines jaunes qui craquent sous la dent et son parfum si voluptueux. Toute petite, dans le jardin de mamine, ma grand-mère, il fallait me sortir de force des allées où les belles proliféraient de mai à septembre. Pourtant, il y avait bien d'autres délices dans ce grand jardin, des poires en escalier, des reines-claudes collantes de jus, des bigarreaux que je ne pouvais pas atteindre, des cassis que je croyais

toxiques, des groseilles rouges et acidulées, des coings velus, des groseilles à maquereau vertes et douceâtres... mais non, j'avais une prédilection toute particulière pour les fraises.

Mamine en faisait manger à toute la famille et de toutes les façons : fraises à la crème, fraises au vin, fraises à la menthe, fraises au sucre, charlotte aux fraises à la crème anglaise, le dimanche, et la saison terminée nous en mangeons encore, sous forme de confiture, dans des pots qui portaient des étiquettes de papier dentelle. Il y avait la confiture de fraises et framboises, fraises et rhubarbe et puis la confiture des garçons, que seul les grands pouvaient goûter, dans un énorme bocal, où tous les fruits rouges de l'été qui nageaient dans l'alcool. Et, quand arrivait Noël, devant nos yeux remplis de convoitise, mamine ouvrait une grande boîte en fer blanc qui laissait apparaître, sous une feuille de papier cristal, des petits carrés bien rangés de pâtes de fruits à la fraise et au coing, parsemés de violettes de parme confites au sucre. C'était si magnifique et si tentant, que nous hésitions à entamer une composition si parfaite. J'étais toujours celle qui résistait le moins longtemps et la première à piocher un petit carré rouge sombre. Alors, dans ma bouche, je retrouvais le parfum un peu molli et chaud des fraises des soirs d'été. Où est-il ce temps là ? Mamine est partie, le jardin n'existe plus et les fraises du marché sont devenues plus fades, moins sucrées, moins juteuses.

Ghobrini Hannane Séquestré

Il ne présentait pas la fin de son calvaire. Séquestré depuis cent vingt jours, dans une cave obscure et humide, suite à une mise en scène orchestrée par les fidjien du Hezbollah, il se posait maintes questions quant à son avenir. D'abord, serait-il encore en vie le lendemain ? A-t-on fait le nécessaire là-bas, à Paris, pour le faire libérer ? Toutes ces questions lui trottaient dans la tête, sans pouvoir y répondre. Malmené, piétiné à plusieurs reprises par les ravisseurs, sa santé déclinait de jour en jour, malgré la nourriture qu'on lui apportait chaque jour à heures régulières. Il ne lui restait plus que la prière pour échapper à sa condition. Prier, lui, qui se disait incroyant ! Oui, la prière, pour garder intact l'espoir de pouvoir sortir de l'enfer dans lequel on l'avait mis. Pourtant, il avait voulu partir en voyage dans ce pays déchiré par la guerre civile.

Odile Allais L'église

Ah, le confessionnal ! Il en a fait, du mal ! Il y a cinquante ans environ, il fallait que je cherche mes péchés sur une liste inscrite dans le livre du catéchisme. Heureusement, je ne connaissais pas tous les péchés qu'on voulait me faire avouer ! Tout était considéré comme un péché. Pour moi, le plus difficile était de ne pas rire et ne pas parler à l'église. Combien de fois j'ai dû m'accuser ! Pourtant, tous les jours on entendait des critiques haineuses. Le jour de Pâques nous mettions des nouveaux habits, qu'on gardait tout l'été. « Tu as vu le chapeau d'Odette ? Un vrai pot de chambre ! Elle a encore une jupe neuve ! Avec quels sous ? » Toute l'année, les mêmes propos revenaient. « Tu as vu Jacqueline ? Un vrai pot de peinture ! Martine Martin a grossi, ça fait combien de temps qu'elle est mariée ? Six mois ? Pas plus ? Maman, on grossit toujours après le mariage ? Le père Moreau ! Il n'a que la peau et les os ! Jeannette ! C'est sûr, elle n'a pas écouté monsieur le curé. Elle avait toujours les yeux sur Louis, son galant. » Et oui, dans ce temps là, c'était ça le bavardage à l'église !

→ → → *Interlude en poésie : haïkus*

→ *Soleil*

Blé qui ondule
Soleil ardent jaunissant
Ciel couleur buvard

Maryline Mustière

→ *Chemin*

Tortue où vas-tu ?
Tu sais ton chemin de vie
Dans tous les sentier

Francine Joyeux

→ *Temps*

La neige tombe
Recouvrant de blanc manteau
Le sol endormi

Océan marin
Traversé par les marées
Brise du large

Ciel et mer unis
Soudain dans la tourmente
La pluie tombe fort

Coups de tonnerre
Eclairs zébrant le ciel
Pluies diluviennes

Marianne Queudot

→ *Temps*

Vertu cachée
Dans un coin de paradis
Les femmes éternelles

Impossible à dire
Une grande arrogance
La tolérance

Faire et défaire
C'est ma stricte volonté
Temps de liberté

Fleuve tranquille
Emportant à la mer
Soucis quotidiens

La table garnie
Victuailles à profusion
C'était ma maman

Ghobrini Hannane

Marie-France Jannin *Exposition de Pierre Perron « la couleur d'une ville »*
Suivi d'un entretien avec le peintre (Espace Cosmopolis)

Si le plus souvent un plasticien, tout au long de sa carrière, adopte une école, un graphisme, une matière, ce qui frappe chez Pierre Perron est l'éclectisme de son œuvre, chose si rare qui mérite d'être soulignée. Il passe, sans contrainte, sans complexe et avec autant de bonheur, par des styles et des mouvements artistiques antinomiques, il utilise des supports variés et des techniques de réalisation très diverses :

-Le figuratif, en déclinant vingt toiles d'un même paysage, en l'occurrence « Les états de l'Erdre », à des heures et des saisons différentes, donc avec des lumières et des couleurs changeantes.

-Le symbolisme, au travers notamment de ses affiches « Mémoire amputée », « Taillez-moi », et « Les anneaux de la mémoire », où il s'implique et s'inscrit civiquement dans l'histoire, la politique et l'actualité.

-Le cubisme, dans ses huiles sur bois, telles « Retourner à l'école » en 1975, ou « La liberté n'est pas confortable » en 1992, construites comme un labyrinthe d'aplats de couleurs suggérant les chemins et les choix auxquels chacun d'entre nous est confronté dans sa vie.

-L'Op Art, au travers de ses « Seize aspects d'un triptyque » en 1993, peinture polymérisée sur tôle, où il interprète les formes répétitives d'un même module, créant ainsi une illusion d'optique à la manière de Vasarely.

-Le dadaïsme, dans « L'étendue » de 2006, où des matériaux divers comme une clé à molette se trouvent insérés dans le bois du support de l'œuvre, pour supposer l'industrie dans la ville.

-Puis l'abstrait, une apothéose dans « Principe vital » en 2006, réalisée par jet d'encre sur papier. Seize petits carrés, où serpentent des formes grises, rouges, verts tendres et roses, qui nous entraînent dans les méandres d'un corps, d'organes complexes véhiculant la vie comme les boyaux d'une usine productive ou les artères d'une ville.

Subjuguée, je suis entraînée vers l'intérieur de moi-même, vers une réflexion sur la genèse humaine. J'ai le sentiment que, si Pierre Perron semble vouloir être le révélateur de l'évolution et de la couleur de sa ville, il apparaît avant tout comme un maître d'œuvre, un bâtisseur idéaliste, épris de liberté, qui a construit sa vie autour de ses créations. Plus tard, lors de l'entretien avec l'artiste, à l'aune de ce qu'il nous confiera avoir vécu, les affres de la guerre, le manque d'ouverture de certains notables de sa ville, et de son parcours

professionnel, entre autres sa collaboration avec des architectes et des publicistes, j'ai réalisé combien ses œuvres reflétaient son histoire personnelle.

Ghobrini Hannane **Conférence d'Albert Jacquard : la place de l'humain aujourd'hui,**
Espace Cappellia

Le système capitaliste est basé sur la recherche du profit, qui se mesure essentiellement par l'argent. Trois façons s'offrent à l'individu pour réussir dans la vie. La première est une évidence : il suffit d'appartenir à une famille riche, de préférence depuis plusieurs générations, choisir ses études et sa façon de vivre. Comme c'est commode et ennuyeux ! La deuxième façon consiste à faire de grandes études, guidés par une motivation profonde. Ne pas se décourager, veiller de nombreuses nuits, « tenir bon » face aux tentatives de déstabilisation, réelles ou supposées, de certains maîtres, en supporter l'humeur et le caractère. Ne pas faire attention à la mauvaise note qui décourage, à l'appréciation qui tue. Certains suicides de jeunes élèves ne peuvent s'expliquer autrement. A force de travail et de peine, le diplôme tellement convoité peut déboucher sur un emploi, gage de réussite sociale. La « troisième voie » serait peut-être due au hasard ou aux dons que possède un individu. Le professeur Jacquard pense que nous possédons un système nerveux central à peu près équivalent. Alors comment expliquer ceux qui, parmi une classe d'élèves, se distinguent naturellement ? Sont-ils des exceptions ou le pur produit du hasard ? Qu'on devienne artiste, savant ou footballeur, c'est toujours l'autre qui fait de vous ce que vous êtes. La société capitaliste donne à ces êtres d'exception la richesse et la renommée. Albert Jacquard nous invite à nous remettre en question et à rechercher la rencontre avec l'autre.

Saâda Keraoun

La réflexion de cet homme, qui arrive à la fin de sa vie, m'a beaucoup émue. Le sujet concernait la marche de l'humanité, et apparemment elle est mal barrée, l'humanité ! Ca m'a fait un bien fou d'entendre ce grand homme dire que la société basée sur la compétition va vers sa perte, si elle ne change pas d'échelle de valeurs. Nous recelons tous des dons et des savoirs, mais, si on n'est pas parmi les trois premiers, on ne vaut pas grand-chose. J'ai aimé qu'il nous parle de la rencontre avec l'autre, dans cette société individualiste. Ce scientifique a proposé une nouvelle vision de la société, j'espère que l'humanité va réagir avant qu'il ne soit pas trop tard.

Patricia Prévot

Evolution, de quoi ? Pour aller où ? Qui sommes-nous pour toujours prendre des décisions, nous ne sommes pas plus intelligents les uns que les autres, seul notre cerveau connecté à un savoir qui nous fait faire ceci ou cela, nés pour vivre sur cette terre, suite à la création de l'espace, mélange des poussières millénaires, brassés depuis des siècles. La vie naît des vers, d'insectes, des choses, d'objets. Nés du nul ne le sait, nés de la poussière du Big-bang, nous redeviendrons poussières d'avenir, peut-être plus riche pour la nouvelle ère à venir. A force de détraquer la planète, l'effet de serre, du nucléaire et autres choses angoissantes, nul ne sait envisager notre avenir. Une mutation arrivera, pas tout de suite, mais dans trois mille ans. Les enfants des enfants des enfants de nos petits-enfants auront deux têtes, six yeux, des cornes, des pieds sabotés et des ailes sortiront des bras, et cette nouvelle espèce pourrait être indéfinissable. Est-ce celui-ci l'avenir de la terre et des espèces ? Mort, désolation, pourquoi tant de questions, d'additions, de soustractions ? Quand on a plus le temps de prendre le temps, quand il n'y a plus le temps des saisons, le temps de création, le temps s'écoule, file, s'épuise, comme la planète, l'espace infini, qui est la vie du temps.

Poussière, neurones, ADN, tout sera à refaire dans les temps futurs des futurs mondes parallèles, nous rappelant le mal fait pour ne pas perdre du temps, dans le temps présent trop pressé et irréel qu'est la création du temps de vie d'avant le Big-bang.

Patricia Prévot **Centre chorégraphique de Nantes**
Répétition de Claude Brumachon

Nous voilà à la répétition du chorégraphe Claude Brumachon. Il appelle ces répétitions ouvertes au public « Intrusions », car il a accepté de nous recevoir un mardi après-midi. Le thème est Molière, monsieur Molière. Le voilà en activité : sauts, pas croisés, tournis, roulades au sol, lever de jambes en appui les uns contre les autres ou en se mettant en couple, marche, révérence, grâce, délicatesse des gestes, mouvements naturels et d'une grande aisance. On a l'impression qu'ils vivent leurs mouvements, leurs gestes, ils sont partis dans les « Temps Molière », même si leur pensée est dans le présent. Monsieur Brumachon est celui qui compose et règle le ballet avec art, l'art de composer cet ensemble de figures de danse avec des gestes et des pas très précis. M. Brumachon va sur la piste, avec une grande grâce. Un, deux, trois, quatre, tourner, regards, expression des visages, têtes penchées, sur la piste trois hommes et trois femmes, un danseur s'appuie sur un bras et se baisse en même temps, le poids ne doit pas faire tomber son partenaire, car une perte d'équilibre en

plein spectacle pourrait compromettre tout le ballet. Faire confiance à son partenaire est de rigueur. Le couple au milieu de la scène bouge très peu, on dirait presque des automates, mais la gestuelle est toujours présente : le toucher du bras, des mains qui n'en font qu'une, le regard de l'un qui se plonge dans celui de l'autre... l'amour... Les hommes sont comme les femmes, très gracieux, beaux. Le chorégraphe se met en scène, il soulève une patte de son pantalon, beau mollet, il faut le dire, et quelle élégance ! Il se met à chanter et sort des sons, des sons de différente tonalité, interrompu par une quinte de toux, et puis il continue comme si de rien n'était. Nous remarquons sur le sol des petites croix faites avec du scotch coloré, et nous nous rendons compte qu'ils partent de ces points, les suivent avec sauts, pas, et ils retombent exactement sur les marques. Je les imagine dans leurs costumes, devant le public qui aura payé l'entrée. Quelle sera l'ambiance, enjouée, triste, bon enfant, comment sera le public, attentionné, bavard, ébahit, plongé dans le spectacle. La contemplation, le rêve se mêlent à la danse, car nous ne savons pas ce qui se passe dans la tête de chaque spectateur. Et à la fin, seul les applaudissements, les sifflets, les hou hou, vont dire si le public a aimé, seulement à ce moment là ils sauront si le public a apprécié ce qui lui a été présenté. Ensuite la presse écrira un article critique ou favorable, c'est souvent par les articles qu'on juge si un spectacle a été apprécié. La fierté du travail bien fait ne vient qu'après les souffrances physiques, la récompense est le sourire aux lèvres des spectateurs et les applaudissements, quand le cœur bat la chamade, rempli de bonheur et d'émotion. C'est la récompense pour avoir donné aux autres de la culture, pour avoir apporté son savoir et l'avoir fait partager. C'est cela être grand et c'est pour cela que le public vient. Merci pour ce bonheur et pour le bonheur de nous avoir reçus. Félicitations, continuez, bravo !

Patricia Prévot Planétarium de Nantes

Rendez-vous treize heures trente, Place des Lauriers, sous la pluie. Nous sommes neuf, un bon chiffre, heureusement nous ne sommes pas treize. Les voitures roulent jusqu'à la place Sainte Anne, nous sommes excités par cette visite au Planétarium. Pour ma part, j'y mets les pieds pour la première fois. Accueil, brochures, et nous voilà installés, à côté d'une classe d'enfants avec leur institutrice, bien confortablement, comme des pachas, dans des beaux fauteuils bleus, on pourrait y faire la sieste. Mais nous n'avons pas envie de dormir, nous sommes là pour notre cher ciel adoré. Que se passe-t-il, là haut, telle est la question !

Le toit en voûte nous projette des étoiles à l'infini, nous ne savons pas laquelle regarder, nous imaginons même des signes : par exemple, j'ai vu un cœur ! Et oui, l'imagination prolifère dans cette ambiance.

Les étoiles, le ciel, les planètes, les constellations, le gaz, l'ammoniac, les brouillards, les cratères, le soufre, le pôle Nord, le pôle Sud, les quatre-vingt-huit constellations, les étoiles qui sont des soleils, le soleil fait du gaz qui brûle, Pluton qui est le plus petit des planètes, un gros caillou gelé, des étoiles géantes, des rouges et des bleus, chaudes ou froides, des nuages d'étoiles, appelées galaxies et puis la voie lactée, notre galaxie, spirales bornées d'étoiles... La Grande et la Petite Ourse, appelée Sicom polaire, l'étoile polaire, qui ne bouge pas, et indique toujours le Nord.

En fin de compte, on est à un cours de Science, tout le monde écoute, on rêve aussi, l'imagination fuse et les questions aussi. C'est un délice pour le cœur, les yeux, le rêve. Par moments j'étais prise de vertige et de hauts de cœur aussi, mais cela en valait la peine, j'y retournerai, cela m'a plu, car c'était d'une grande qualité. De toute manière, toute création des dieux est un peu l'âme et l'esprit de chacun, peut-être il y a une étoile pour chaque humain sur terre. Le seul bémol, ce sont les déchets laissés sur les planètes visitées, à défaut de polluer chez nous, il faut bien aller polluer ailleurs. L'humain va vers la destruction de sa planète et vers l'extinction de la race humaine, par faute ou par orgueil. Vive la venue prochaine des mutants !

Ghobrini Hannane

Mon Dieu, que d'étoiles, que des galaxies dans le ciel ! Des millions des milliards d'étoiles. Chaque planète, chaque étoile a sa particularité. A force de voir le ciel tourner continuellement, un frisson m'a traversé l'esprit. Qui suis-je, au milieu de cet univers infini ? Petit homme sur la terre, peux-tu comprendre cet infiniment grand ? La science le pourra-t-elle un jour ? N'est-t-il pas plus confortable pour notre esprit de croire à une intelligence supérieure, qu'on nommerait Dieu ? Et Dieu est-il en nous ou en dehors de nous ? Existera-t-il encore si toute l'humanité disparaissait un jour, dans quelques milliards d'années ? Les croyants et les non croyants devront, cependant, s'interroger encore et toujours sur ce mystère. En attendant, vivons et admirons les splendeurs de l'univers !

→ → → *Interlude en poésie : haïkus*

→ *Liberté chérie*

La mer agitée
Va vient et déroule loin
Ses hautes crêtes

Oiseau bleu des îles
Image onirique
Rêve fugace

Liberté chérie
Souvent bafouée, reniée
Toujours retrouvée

Colette Le Moal

→ *Liberté chérie*

La vie qu'en fait-on ?
Entre vice et vertu
Il faut décider

La mer turquoise
Quand tu m'accueille
Je me sans régénéré

L'oiseau sur la branche
Lance son chant vers le ciel
C'est le printemps qui chante

L'orage gronde
Dans ton cœur et dans tes yeux
Que de tristesse

Liberté chérie
Que faut-il faire en ton nom
Tu n'es qu'une illusion

Michelle Dugué

Colette Le Moal *Rigoler*

Rigoler est un besoin vital, une source de bonheur inépuisable. Rigoler c'est se gondoler de rire, de fou-rire à ne plus pouvoir s'arrêter. Rigoler c'est voir la vie couleur arc-en-ciel, voir la vie du bon côté des choses, du bon côté des êtres. Rigoler est un hymne à la vie, un hymne à la joie et une politesse vis à vis des autres.

Michelle Dugué *Homme de ménage*

Nous sommes réunis aujourd'hui pour décerner le prix du meilleur homme de ménage de l'année, et c'est moi qui vais avoir le grand honneur de remettre la coupe au vainqueur. Il est efficace au balai, actif au chiffon, inégalable à la conduite de l'aspirateur, qu'il dirige avec maestria dans chaque coin et recoin. Pour nettoyer gazinière, baignoire, machine à laver... il n'a pas son pareil. Le tout en tablier blanc et petit bonnet sur la tête, cette tenue sexy ne gâche rien.

Je l'ai nommé « Désire »... Que nous applaudissons bien fort.

Colette Le Moal *Tomawaks*

Il était une fois « Petits Pieds Ailés », de la tribu des Tomawaks, qui voulait à tout prix acquérir la sagesse et la clairvoyance de son père le grand chef « Plume Rouge ». Il était très attentif aux conseils de son aîné et suivait à la lettre son enseignement. « Tu sais mon fils, lui dit-il, il faut savoir être patient pour récolter ce que l'on a semé. Le sablier du temps paraît souvent très lent à celui qui est trop pressé. Si parfois tu perds confiance, pense que l'œil des étoiles est toujours là pour te protéger. Il te faudra être rapide et habile pour la chasse du gibier. Petit à petit, à force d'expériences, tu deviendras fort à ton tour et tu apprendras à tes enfants et petits-enfants. Ne désespère jamais mon fils. Aie confiance en ton destin ».

Patricia Prévot *Canderel*

J'en ai marre, tu es encore par terre, arrête de lécher cette saloperie. Je ne veux plus que tu achètes de l'héroïne, et en plus tu bois de l'alcool, tu veux mourir ou quoi ? Avec cette dose même les cheveux se dressent sur ta tête, et tes yeux qui partent dans le vide, tu me fais honte, allez, pousse-toi d'ici pour que je nettoie cette saloperie. Allez, dégage, va te coucher et on verra demain si l'on peut aller au bal du Ministre. Tous ça dépend de toi, maintenant. Si tu n'arrêtes pas, je divorce, compris ? Réfléchis bien, la balle est dans ton camp.

Maryline Mustière *Une situation peu probable mais pas irrealiste*

Je roule de nuit vers Saint-Nazaire. Soudain un grand paquet tombe de la fourgonnette qui me précède ; je donne un coup de volant en gueulant, je klaxonne et fais des appels de phares pour prévenir le véhicule qui file de plus en plus vite. Je ne peux pas laisser ça au milieu de la route ! Trop dangereux. Marche arrière. Je descends de la voiture et essaie de tirer le paquet sur le côté. Dur, dur ! Horreur, des mèches de cheveux sont entremêlés avec le fil de fermeture du sac poubelle. Je tremble, je transpire et fais signe à une voiture qui s'arrête. « Il faut appeler la police ou les pompiers. » Vive le portable ! Vite, le 17. Echanges de points de vue : je dis « Quelle horreur ! », il me répond : « Il faut être gonflé pour jeter ça sur la route ». Les pompiers arrivent. Explications. Ils dénouent le lien du sac d'où glissent lentement un tas d'accessoires de théâtre : costumes, sacs, jambes de bois, perruques.

Jacqueline Moreau *Une abbaye mixte*

Réfléchissons ensemble sur ce que pourrait être une abbaye mixte. Avant toutes décisions, je tiens à mettre noir sur blanc la répartition des tâches. Les offices seront célébrés en commun. Tout le monde, moines et nonnettes devront apprendre à chanter « La gloire de Dieu » en grégorien et en latin. Les travaux de jardinage seront réservés aux moines et le jardin d'agrément aux sœurs. Les arts aussi seront cultivés : libre cours à la poésie et à la peinture. L'information sur le monde sera nécessaire, tout de même ! Les repas seront organisés par les moines une semaine et par les nonnes la semaine suivante. Le soir, après les complies, les cloches de l'abbaye sonneront pour donner libre cours à la récréation et au badinage... En commun, bien sûr ! La supérieure fermera les yeux face à toute expression corporelle et aux baisers amoureux qui pourront s'envoler par-dessus les hauts murs de l'abbaye.

Les amitiés particulières pourront s'épanouir. Quand la cloche sonnera trois coups, tout s'arrêtera et nous rentrerons dans les dortoirs au son des trompettes de Jéricho, orchestrées par la mère supérieure sur le magnétophone de la communauté. Qu'en dites-vous ? Voulez-vous me suivre dans ce vaste monde de paix ? A bon entendeur, salut ! J'accepte la proposition !

Audrey Ordronneau *Suppositions*

Supposons qu'il n'y ait plus besoin d'argent. A quoi passerions-nous notre temps ? A troquer, à échanger comme dans l'ancien temps. A partager des savoir-faire que l'on ne peut plus faire ? Et pour satisfaire nos besoins ... comment faire ? Certaines activités deviendraient alors secondaires. Ca va plutôt me plaire !

Michelle Dugué *Le rêve*

Il faut y aller, mon train est à midi. Vite, vite, ma valise. Elle est bien trop petite, jamais je n'arriverais à mettre toutes mes affaires. Encore cette robe, et un pull et mon séchoir à cheveux... Tout à coup, un bruit étrange envahit l'espace, s'amplifie, gronde. C'est de l'eau qui arrive comme un torrent... Je me mets à courir de toutes mes jambes, mais je n'arrive pas à aller vite. Je piétine, je m'affole quand, tout à coup, je sens dans mon dos une sensation étrange. Des ailes poussent sur mes omoplates. Je décolle du sol et m'envole vers le ciel. Quelle légèreté ! Un bien être me gagne. Je survole le monde, je peux monter, descendre, passer au-dessus de l'eau, survoler la mer en la frôlant. Jamais je n'ai ressenti autant de liberté, de bien être, d'allégresse, de bonheur. Je ne veux plus redescendre, je veux garder mes ailes, je veux rester dans ce rêve, je ne veux pas me réveiller.

Antoine Duteiller *Ecritures*

Les écrits restent dit-on, et la parole s'envole. Elle court, elle court la parole, portée par le vent, elle s'engouffre partout ! Méfiez-vous ! Un mot de trop, et hop ! Il est parti, saisi par une oreille qui le ressert à voix basse par le trou d'une serrure. Il devient rumeur qui déferle dans l'immeuble, d'étage en étage, de cage d'escalier en cage d'escalier, jusqu'au jour où la parole se pose sur la feuille de l'écrivain qui la prend, la tortille, l'emballe sur son papier.

Marianne Queudot *Vague à l'âme*

Depuis que je faisais de la chimiothérapie, j'avais besoin d'une perruque, car j'avais perdu mes cheveux. Cela me fatiguait énormément, alors j'ai dit au docteur que j'avais décidé d'arrêter le traitement. Hier c'était la chandeleur. Les enfants avaient réclamé des crêpes, j'avais oublié d'en faire pour le goûter. L'hiver tirant à sa fin, je n'avais plus besoin de faire un feu de cheminée. Elle aurait eu besoin d'être ramonée, car le ramoneur, avec son échelle, n'était pas venu depuis deux ans. Un des enfants avait eu une trottinette à Noël. N'étant plus à la mode, il ne l'avait presque pas utilisée, et puis sa maman ne le laissait pas s'en servir tout seul. Tous les matins il écoutait les chansons depuis ses C.D. Une classe de neige était prévue dans le collège pour les sixièmes. Un chien sorti d'on ne sait où, s'est mis à aboyer sans discontinuer, ses aboiements se mélangeant à ceux d'autres chiens des environs, faisant une cacophonie incroyable, infernale. J'avais le vague à l'âme.

Michelle Dugué *Cadeau d'amour*

Aujourd'hui c'est un grand jour. C'est le premier anniversaire de notre rencontre. Il y a un an aujourd'hui que Gontran et moi nous nous vîmes, nous nous plûmes, et nous nous « épatâtes ». Depuis, notre amour n'a cessé de grandir. Nous sommes fou l'un de l'autre. Il m'a promis une surprise pour cette occasion. Je suis impatiente... Ah ! Ca y est, je le vois. Il a un gros paquet sous le bras. Mais qu'est-ce mon aimé ? Puis-je ouvrir ce paquet ? Oh ! Ca bouge, c'est gros, c'est long... Mais... c'est énorme... C'est quoi au juste ?

Un cobra ? Ah ! Je n'avais jamais vu autant de sacs et de chaussures sur pieds, si j'ose m'exprimer ainsi !

Antoine Duteiller *Elle*

Je viens de la croiser. Elle est vraiment très sympa. C'est la deuxième fois que je la vois. La première fois, je m'en souviens très bien ; J'allais chez Marcel, et au moment de sonner, j'ai senti une présence derrière moi. Je me suis retourné ; elle était là, devant mes yeux, resplendissante !

Aujourd'hui, je la revois qui passe dans la rue, tranquille, discrètement, sans se soucier des regards, toute en beauté.

« Qu'est ce qui t'arrive ? » me dit Marcel.

« Eh bien, je l'aime tellement ! »

« Tu sais c'est une américaine, c'est trop chère pour toi ! »

« Tu crois ? Pourtant, c'est une belle bagnole ! »

Emilienne Roux *Mystère des sigles*

L'ANPE est encore plus remplie que le SPA. Va-t-on piquer les chômeurs dont personne ne veut ? Les patrons acquéreurs ne se déplacent plus à l'ANPE, les chômeurs devront se vendre et aller au devant de leurs nouveaux maîtres, pardon, leurs nouveaux employeurs. Ils devront emprunter le train SNCF et le RER. Attention, il faut pour cela avoir un titre de voyage, sinon le chômeur est attrapé par l'agent RATP ! La CFDT ou la CGT prendront soin du chômeur égaré dans la gare, ces syndicats rappelleront au pauvre hère ses droits à l'URSSAF. Sans cela, il pourrait devenir SDF, car les refuges pour chômeurs n'existent pas à l'ANPE. Moralité : quand on traite les animaux mieux que les gens, on n'est pas loin de traiter les gens comme des bêtes.

Edwige Cass *Clac ! Vroum !*

Clac ! Je ferme la porte de ma SMART. Vroum ! Je roule à tombeau ouvert. Pimpon ! Je dois me garer. Crac ! J'ai dû rouler sur une canette. Bzzz, zut ! Il y a une abeille dans la voiture. J'ouvre la vitre pour la laisser partir. Iiiiiii ! Je freine brusquement. Ploc ! Trop tard j'ai écrasé un piaf. Je longe un champ avec une ferme au fond. Meuh ! Cocorico ! J'arrive au passage à niveau. Tic tac ! Tchou tchou ! Soudain la barrière se lève. Ploc ploc ! Des grosses gouttes suivies de grêlons font un bruit assourdissant. Ouf ! Je suis bientôt arrivée. Enfin je me gare. Aïe ! Ouille ! Je me suis cogné la tête en sortant de la voiture. Voilà ce que c'est d'avoir un pot de yaourt quand on fait 1,85 m. J'arrive devant le pavillon. Toc toc ! Je frappe à la porte. Miaou ! J'entends son chat derrière. Beurk ! Je le déteste, il est gros et moche, mais bien sûr je lui dis qu'il est adorable. La porte s'ouvre. Elle est là un doigt sur la bouche. Chut ! Les sourcils froncés, elle se retourne. C'est rien, chéri, juste quelqu'un qui s'est trompé de maison. Elle referme la porte. Vlan ! Voilà ce que c'est d'aimer une femme mariée.

Dominique Karagöz *A vos marques !*

Les marques envahissent la terre et pourtant il faudrait un peu se démarquer. Pourquoi les marques ? Pour bien faire, pour rentrer dans le système ? Chez les Pygmées, ils ne s'en soucient pas, car leur seul vêtement est leur peau, la marque de l'individu lui-même. Les individus se soucient beaucoup de l'apparence et porter des marques influence

l'homme, en général. On vous catalogue selon les vêtements et encore plus selon les marques. Pourquoi ne pas rester soi-mêmes sans être obligés de s'afficher avec les marques ? Heureusement que tout le monde ne voit pas les autres sous cet angle ! Il faut savoir s'imposer sans se cacher derrière les marques, car celles-ci servent de bouclier. Rendons les armes et démarquons-nous !

Marianne Queudot *Oubli*

Oubli d'orientation à Oslo / Obscure l'œil, mon organe / Par un ogre obstacle à l'ordinateur / organise un opéra et observe l'orange de l'orang-outang / observer l'oreille tout ouïe orchestre obstruant / l'ouverture obligatoire obsolète / obnubilée par une orgie d'oripeaux.

Antoine Duteiller *Good bye*

Ce week-end, je me suis fait niquer une cheville au football. Le toubib m'a fait un gros bandage et m'a prescrit un repos. Question sport, c'est nient pendant 2 semaines, good bye les entraînements, Ce scénario ne me plaît guère, et je reste planté devant la télé (que j'ai acheté au black) à manger des spaghetti avec des steaks. Bravo les gars ! Dans 2 semaines je pourrais sortir un chouia et vous encourager sur le stade. Alléluia !

Marianne Queudot *TMV*

Va très vite Ma Mie Madeleine à tricoter une veste à son Mari, qui vaque au travail le matin, part tout le temps en vadrouille à moto, vitesse modéré.

Taxi, voiture, virage, tournant, tonnante, tempête via le tonnerre miroitant, sur la vitre un visage tourmenté virant au violet, terrassé par manque de ténacité, vérifié, testé, miraculé, le vétéran termine son verre et vend son trophée de la victoire.

→ → → *Haïkus écrits collectivement*

→ *Beau*

Il fait beau et chaud
Dans tes bras je sens l'amour
Et le parfum flou

→ *Nuits*

La lune brille
Nuages évanescentes
Nuitée étoilée

→ *Le temps effacé*

Le jour où je me suis relevée à la vie
J'ai dû au travers de mon cri
Rejoindre la chaleur de mon corps

Ce fut comme une mise à mort
Tellement la douleur de l'oursin
Sous mon pied a brûlé mon corps

La plaie m'a fait mal un moment
Et dans l'âme est restée
Une ride ouverte à jamais

— → Contes et nouvelles

Patricia Prévot Autant en emporte le vent

Derrière les volets fermés de la maison de campagne, le plus bel homme de la terre a donné rendez-vous à sa belle aimée. Il l'a dans la peau, il la veut, la désire, il veut tout d'elle, sans refus. Les cheveux gominés, les sourcils bien brossés, la moustache taillée au millimètre, le col de la chemise amidonné dépasse le gilet. La veste en laine peignée donne de la classe à ses habits et le gris lui va très bien. Un brin de muguet à la boutonnière orne le col. L'après-rasage sent bon, chose importante et qui fait craquer les femmes. La classe, le standing, le parfum attirent les femmes. Soudain elle arrive, vêtue d'une longue robe noire. Elle ne peut lui résister, elle lui saute au cou, ils se regardent langoureusement, elle attend un baiser, elle penche sa tête en arrière, prête à recevoir les lèvres de son bien aimé, ses longs cheveux brun ondulés, en lui donnant encore plus de charme. Elle a des sourcils très fins, des lèvres très fines. Il l'enlace tendrement, comme si plus rien n'existait, comme si le monde et le bruit étaient absents, il la garde dans ses bras protecteurs, ils restent un très long moment face à face, le regard en dit long sur leur amour. Le désir de s'aimer et de ne faire qu'un est tellement fort, que rien ne peut le séparer. Qui sait, ils mourront peut-être ensemble. Sur cette carte postale en noir et blanc, ils seront toujours ensemble, pour l'éternité, là où rien ne le séparera plus jamais.

Francine Joyeux Le sac à dos

Elle se sent légère. Enfin, légère dans sa tête, car son sac est lourd. Elle a voulu tellement ne rien oublier qu'il est bourré à bloc. Son plan d'action pour la suite est très flou, elle pensait dans un premier temps prendre le train, mais c'est trop risqué. Elle peut y rencontrer une copine ou un voisin qui s'étonnerait de son gros sac et pourrait faire tout foirer. Alors elle se dirige vers la grande route, avec l'espoir de trouver une voiture qui accepterait de la prendre. Au bout d'un quart d'heure de marche, elle a mal aux pieds. Mince ! Elle s'est trompée de chaussures et a mis des escarpins, élégants certes, mais pas du tout adaptés à la marche à pieds. Elle est furieuse. Ne pas avoir pensé à ce détail de taille ! Tant pis, elle continue son chemin. Encore cinq ou dix minutes et elle sera sur la bonne route. Elle n'a jamais fait du stop, mais elle se dit que ça ne doit pas être compliqué. La voici levant le bras et le pouce, pour indiquer aux automobilistes son désir de trouver une place dans une voiture. Ca y est, un camion la dépasse, puis freine. Elle court vers lui en boitillant, souffrant de plus en plus des pieds. En s'approchant elle voit le chargement de ce camion : des cochons ! Ca la refroidit. Arrivée à la hauteur du conduc-

teur, un gros gars solide et joufflu, à l'œil libidineux, elle sent monter en elle l'inquiétude, la peur, et reste là immobile, ne sachant quoi faire. Quand le gars lui demande si elle veut monter et où elle va, elle le regarde hébétée et prends les jambes à son cou. Elle appelle sa mère... et rentre à la maison. La prochaine fois elle mettra des chaussures de marche.

Michelle Dugué Opéra comique

Violette de Parme, célèbre cantatrice sicilienne, doit se produire à Paris en ce mois de décembre. Diane Musset, toujours avide d'art, ne peut manquer cette représentation très courue. Elle contacte son amie Dominique Le Beau, actuellement à Paris pour une procréation assistée. Elle désire tellement un enfant, qu'elle a momentanément quitté l'ambassade de Chine : « Allô Dominique, veux-tu venir avec moi applaudir cette grande cantatrice sicilienne ? » Rendez-vous est pris. Elles iront donc ensemble à l'Opéra. C'est l'événement de l'année ! Achille Tartempion aimerait beaucoup y aller aussi, mais il ne peut se séparer de son chien et celui-ci n'est pas mélomane !

Paul Verglas assistera également au spectacle. Mais nous sommes en décembre. Il y a du verglas et son grand souci est de protéger les pneus de sa voiture. Beaucoup de personnages importants sont attendus : Paul Auchan, grand propriétaire de supermarché, Louis Le Page, curé réputé pour ses actions humanitaires et même Martine Aubry qui, malgré une prestation de Barack Obama à la télé, sera présente. Aussi, Yves Le Vif, célèbre espion est sur les dents. Il sera là ! L'œil vif, l'oreille attentive pour qu'aucun incident ne vienne troubler cette soirée très people.

Maryline Mustière Le dernier ferry

Il est 23h : le dernier ferry rentre dans le port du Havre tel un fantôme traînant derrière lui son drap de brume. Il accoste quai de Southampton et lance son dernier coup de sirène, cri inhumain qui déchire la nuit. J'attends mon ami au bas de la passerelle ; comme surgis du néant brumeux, les passagers descendent et, ô surprise, portent tous un masque. Dans un grand rire démoniaque, un grand gars, mi-slameur mi-médium enturbanné, laisse tomber une grosse boule, qui roule, qui roule « tabernak, hostie ! », crie le gars qui se précipite. Trop tard, la boule bascule par-dessus le bord du quai.

Dans un grand jaillissement de lumière, le ferry se transforme en poulpe géant et nous voilà scotchés chacun à l'une de ses ventouses, petits vers de terre qui se tortillent. De toutes les bouches s'élève la chanson : « Qui a vu, de la nue, les petits vers tout nu ? ». Le poulpe plonge dans le port, la mer inonde les quais, renvoyant un à un les vers à leur terre natale.

Marie-France Jannin *Un dimanche après-midi aux urgences*

Nous attendons déjà depuis deux heures dans une ambiance surchauffée. Proche de nous un escogriffe en tenue de cycliste, la tête renversée, comprime avec un grand linge blanc ce qui a dû être un nez. A côté, sa compagne pleurniche et se lamente : « Maintenant tu es défiguré. » Près d'elle, le vieux monsieur en charentaises la console : « Vous inquiétez pas, ma petite, aujourd'hui ils font des miracles, c'est pas comme autrefois, et je sais de quoi je cause, mon père était une gueule cassée de la guerre de 14. » Et voilà qu'il se lance sur cette « fichue guerre des tranchées » comme si il l'avait faite.

Un peu plus loin, un ado en chaussures de foot à l'arcade sourcilière sanguinolente et un costaud d'une quarantaine d'années s'agite en proférant des : « Merde alors, elle est bien bonne celle-là, attends que je le retrouve, cet incapable d'arbitre, même pas foutu de les mettre hors jeu ces petits cons... »

Dans un coin, une mère et une jeune fille sont debout. La fille, le regard vide, semble ramper sur le mur : tout en déboutonnant son chemisier, que sa mère s'empresse de refermer, elle entreprend de se débarrasser du pantalon. La mère, gênée, le lui remonte tant bien que mal, tout en jetant un coup d'œil aux environs. Mon frère se penche vers moi et je ne peux m'empêcher de rire lorsqu'il me dit tout bas « Celle là, pas besoin d'être médecin pour poser le diagnostic : elle a grillé un fusible ! » C'est le moment que choisit l'ivrogne, accompagné par un policier, pour hurler, du fond de la salle, des insanités à l'infirmière qui vient le chercher. Dans cette cour des miracles passent et repassent des blouses blanches, au pas de course, sans un regard pour les écopés, portant à la main tantôt des radiographies, tantôt des plateaux tintinnabulants d'ustensiles, plus inquiétants les uns que les autres.

Enfin, alors que la souffrance croissante commence à se lire sur le visage de mon frère, un interne à la voix nasillarde crie de l'autre bout du couloir « Le cutter dans le cuisse ? » Ouf, c'est à nous !

Myriam Aubert *La perruque*

Leïla portait une perruque brune, alors qu'elle était blonde. Elle voulait changer de look pour impressionner son petit copain.

Denis lui ouvrit la porte et resta bouche bée : « Qu'est-ce qui t'as pris, hurla-t-il, tu t'es fait teindre les cheveux ? »

« Calme-toi, c'est juste une perruque. Je pensais te faire une surprise : une petite brunette t'apportant des crêpes pour la chandeleur ! Tu n'as pas envie d'un peu d'imprévu, de piment dans ta petite vie étriquée ? Dis-le-moi avant

qu'il ne soit trop tard. »

Denis, un peu penaud, mit une bûche dans la cheminée. Un feu de bois c'est si romantique !

« Mais non, c'est formidable. J'ai été un peu surpris, c'est tout. Finalement, blonde ou brune, je t'aime. Dans l'échelle de mes sentiments pour toi, tu es toujours 20 sur 20 ! »

Denis se mit à fredonner une chanson bien connue : paroles, paroles, paroles... « Tu parles pour ne rien dire, c'est vrai que je t'aime et je tiens à toi, mais parfois j'ai du mérite. »

« Tu joues sur les mots, dit Leïla, à l'école on se moquerait de toi. Toujours à chipoter. Si encore tu jouais sur les mots pour écrire des chansons ou des textes, au moins ça vaudrait le coup. »

Un chien se mit à aboyer derrière la porte. Leïla avait élevée le ton. « C'est encore le chien d'Arthur, il a dû oublier de le faire rentrer, il doit avoir faim. »

Leïla alla ouvrir. Nestor remua la queue de contentement et il se rua dans la cuisine. Monsieur Nestor avait ses petites habitudes ! Il dévora le reste du gratin de pâtes qu'avait cuisiné Denis. Puis il vint se coucher près de la cheminée.

Leïla s'assit par terre à côté du chien. Elle regardait les flammes qui dansaient avec du vague à l'âme. C'est sûr, Denis l'aimait, mais sa vive réaction quand elle était arrivée avec sa perruque lui laissait un goût amer. N'était-elle qu'une poupée blonde, insignifiante pour lui ?

Elle se demandait ce qu'allait devenir sa relation. Fallait-il s'engager plus durablement avec lui ? Cela méritait vraiment réflexion.

Ghobrini Hannane *Repas de famille*

Je n'arrive toujours pas à comprendre les grandes personnes ! Elles parlent de nourriture, d'argent, de compagnon, même pendant le repas de famille. A l'école déjà, on nous bourrait la tête de choses inutiles, par exemple apprendre par cœur la table de multiplication, alors qu'il y a des machines à calculer très simples, ou accorder les verbes avec le sujet, alors qu'il y a la correction automatique par ordinateur. Maintenant, nous avons notre propre langage SMS. Je n'ai pas le droit de parler pendant les repas et, lorsqu'on me permet de parler, on me tourne en dérision. Tous ces vieux pensent que je suis une demeurée. Ils ignorent que je serai présidente de la république, plus tard ! J'ai plus d'un tour dans mon sac. Ma mère, que j'aime beaucoup, s'évertue à

maintenir la maison en ordre. Sa cuisine est excellente, quand elle se donne la peine, et quand elle a suffisamment de temps à lui consacrer. Mémé l'aide de temps à autre, mais ses mouvements sont lents et elle se fatigue vite. Cela est dû à son âge avancé. Mon grand-père a depuis longtemps abdicqué : ses phrases sont courtes, hachées, presque inaudibles, rares. Ses interventions sont toujours judicieuses et pleines de sagesse. Mon frère, depuis quelque temps, entretient des relations étranges avec les garçons. Il nous a même annoncé ses fiançailles avec Gontran. Est-ce qu'il peut se marier avec un garçon ? Mon frère Andy me plaît beaucoup. Il est d'une insouciance à couper le souffle. Lui, je le kiffe grave. On lui donne cent euros, il en fabrique le double en quelques secondes. Devant nos yeux, il nous présente les cent euros, puis les fait disparaître, en véritable prestidigitateur. Moi aussi je voudrais faire comme lui et créer des billets de banque par manipulation. Il paraît qu'avec le temps on peut apprendre à le faire. J'étudie aussi pour ça. Ma sœur Sophie a beau se mettre de la peinture sur le visage, personne ne s'intéresse à elle. Et pourtant, moi, je la trouve très belle et je l'aime beaucoup. Je vais dire au copain de mon copain de lui présenter son cousin. Mon grand frère, Pierre, revendique souvent son statut d'aîné. Il veut tout régenter et espère devenir un jour le chef de famille. Mais ses décisions sont souvent contestées par nous, les petits. Mon père a beau essayer de le conforter dans sa position de dominant, il ne fait rien avec douceur et persuasion. Il ne connaît pas ce langage. Mon petit frère, au moins, sait se faire câlin. Il me dit souvent à voix basse: « Ma sœur, c'est toi que j'aime le plus ».

Emilienne Roux Repas de famille

Ah ! Quel anniversaire encore ! L'année dernière, je me souviens, on s'était ennuyé à mourir. Pierre était encore avec sa femme. Tout ce petit monde bourgeois manquait de fantaisie. Alors pour faire croire que l'on était heureux, on a mangé, mangé pour tromper l'ennui. Mauricette, la pauvre, avait fait un véritable festin. Je l'avais aidée, bien sûr, quel travail ! Il est vrai que, quand William est de la fête, ça change tout. Avec lui, pas de langue de bois, la pommade, il ne connaît pas. Il a toujours fait ce qu'il avait envie de faire sans se soucier du regard des autres. Il apporte avec lui un grand vent de liberté.

Du coup, Pierre, encouragé par sa présence, a annoncé à sa mère qu'il rompait son mariage pour partir avec son petit ami Gonrand. Mauricette ne va pas s'en remettre. Moi, j'ai hâte de connaître ce garçon. Ah ! Ce que mes neveux m'amuse ! Natacha a tout compris, elle est précoce. Quand à Sophie, elle est indifférente, elle vit sa vie. Thomas est en admiration devant William,

le fils prodige, toujours à parcourir le monde, de port en port, de gare en gare. Pour les grands-parents quel choc ! À leur âge ! Mauricette et Robert, je vais les aider à supporter le choc, en débarrassant les restes de la table. J'y pense ! C'est le moment de repasser les films de notre jeunesse, ensuite on dansera peut-être. C'est si bon les repas de famille. C'est comme aux galeries Lafayette : il se passe toujours quelque chose.

Patricia Prévot Si j'étais...

Si j'étais une table, j'aimerais être de bois naturel, travaillée avec amour et tendresse. Martelée correctement, ciselée au couteau à bois. Rabotée pour m'enlever tous les éclats gênants, car le poil aux pattes fait négligé. Si, par la suite, j'étais assemblée et collée, j'aurais des chevilles de bois et de la colle faite maison, sans produit chimique. Si j'étais simplement colorée, j'aurais de la teinture naturelle, juste un léger fond de teinte au brou de noix. Je serais enfin mate, je serais douce et belle au toucher et mes jambes seraient sculptées, ciselées, bridées. Cela serait merveilleux. Et si, par la suite, j'étais vendue, oui, je serais vendue, mais correctement, pas au prix de l'argus, car j'aurais été fabriquée et travaillée avec amour. Une partie de mon âme est entrée dans cette table. Et puis, j'ai été vendue dans un restaurant et là, on m'a recouvert d'une nappe blanche, brodée bien sûr, mais on ne me voit plus. Tiens, quelqu'un approche, mais que fait-il ? Que pose-t-il sur moi ? Que cela est bruyant ! Des assiettes, fourchettes, couteaux, petites cuillères et, dans un tintement doux à entendre, des verres en cristal. Quelque chose de plus lourd est posé : des chandeliers ciselés, sculptés, mais pas aussi bien que moi. Soudain apparaissent des chaises, elles sont moins teintées que moi, cela n'a pas d'importance, elles ont leur style, elles aussi. Dans un grand brouhaha je n'aperçois que des jambes, je ne vois plus rien, à cause de la nappe sur mon visage. C'est quoi tout ce monde qui pose des manteaux partout, je ne vois même plus mes nouvelles amies ! Eh, arrêtez de me donner des coups de pieds, j'ai mal ! Tiens, une bosse par-ci, une crotte de chien par-là. Beurk ! Par pitié, vous ne voudriez pas m'acheter, me mettre juste dans une ferme, où je verrais de la vraie vie, de l'amour, et, de temps en temps, on me ferait une petite douche, un petit ponçage, un petit coup de teinture. Pour l'instant, je n'ai pas le choix, je dois assumer les mariages, les baptêmes, les séminaires. Bah, telle est la vie, je dois faire avec, hélas !

→ → → *Poésie écrites collectivement*

→ *Je souris à la vie*

Je souris à la vie
 Je me dis : vas-y !
 Vas-y, vas-y pas
 C'est fou, je n'ai pas le droit
 Ai-je le choix ?
 Envie de sentir bon
 La fleur des champs
 Pour une évasion
 Senteurs exquises
 Bouquet d'émotions
 Je ne fais pas attention
 Je souris à la vie !

→ *Soleil couchant*

Le soleil couchant flotte
 Eblouissant la mer limpide
 Les dauphins bondissant
 Jouent à cache-cache
 A l'horizon une ligne blanche
 L'écume de l'eau en avalanche

 Le petit enfant, dans l'eau
 mouvant
 Cherche à nager à contre-
 courant
 Le soleil couchant
 La mer limpide
 Les sens en émoi
 Je n'attends plus que toi

Antoine Duteiller Le corbeau de Vieillemaison

L'équipe des journalistes de France 3 gara le fourgon Traffic sur la place du village de Vieillemaison. Ce village, situé au fin fond de la campagne au bout de la départementale 273, comporte exactement 319 habitants. « 319 âmes, 17 vaches, 35 poules », dirait monsieur le curé de Casteljoli, qui vient célébrer la messe une fois par mois dans la petite chapelle Sainte Rita. Les journalistes se dirigent vers l'école du village. Par chance, les enfants sont sortis en récréation ; ce qui leur permettra d'aborder plus facilement l'instituteur et de recueillir des informations sur la plainte qu'il a déposée en gendarmerie. En effet, il y a 10 jours, le boulanger a reçu une lettre anonyme traitant sa femme de femme légère, qui couche avec le maître d'école. Cette affaire fit grand bruit dans toute la contrée. Chacun voulait démasquer le corbeau. Tout le monde soupçonnait tout le monde. Le paysan regardait de travers le médecin : « Ca ne pouvait être que lui, car son fils reçu une fois une brimade de l'instituteur. » Le toubib, vexé, prit fort mal la chose et partit à l'école pour avoir une explication. Le facteur se mordait les doigts, car il avait du mal à visualiser l'écriture sur l'enveloppe de la lettre du corbeau. Le maire convoqua le conseil municipal, pour décider des dispositions à prendre pour faire cesser ce tohu-bohu. L'atmosphère devenait pesante. Le garde champêtre multipliait ses rondes pour tenter d'avoir un indice : « Aucune piste ! », dit-il aux journalistes qui tournaient autour des gens, comme des charognards en quête de proie à se mettre sous la dent. Soudain, le facteur se leva d'un bond, et fila à la mairie : « Monsieur le Maire, je sais qui est le corbeau ! Il faut convoquer tout le monde, on va le confondre ! ». Le facteur remit à chacun un papier et un crayon. Il leur demanda simplement d'écrire : « Monsieur le boulanger. » Le facteur fit le tour des copies et s'arrêta devant le simplet du village : « C'est lui, c'est lui ! Je me souviens de la faute d'orthographe : boulanger avec g-a-i ! ». Depuis tout rentra dans l'ordre au village de Vieillemaison.

Myriam Aubert Meurtre au parking

C'est toujours pareil : au commissariat de Bellevue des voitures qui crament, des vols... La petite délinquance du quartier, quoi. L'inspecteur Moribond se dit qu'il porte bien son nom. Rien de bien sérieux à se mettre sous la dent, c'est d'ailleurs pour cela qu'il est question de fermer le commissariat de quartier. Gertrude en a, elle aussi, ras-le-bol. En venant ici, elle voulait de l'action, mais non, rien de sérieux, nada.

-Chef, on nous signale une énième voiture volée dans le parking souterrain de la Place des Lauriers.

-Ras-le-bol, ça attendra. Est-ce que le propriétaire s'est manifesté ?

-Non, lui répondit Gertrude.

-Bon, alors...

-Chef, il y a des riverains qui se plaignent d'une odeur persistante.

-Des odeurs, des odeurs, bien sûr !, s'exclama l'inspecteur. Dans un parking souterrain, ça ne sent pas la rose ! Laisse béton.

-Oh, écoutez, insista Gertrude, on n'a pas grande chose à faire ce matin ! On ne pourrait pas aller y faire un petit tour en roller ? Ca nous dégourdirait les jambes.

-Bon, allons-y. Faire un tour ou classer des dossiers... Il fait beau, au moins on va profiter du soleil.

L'odeur envahissait le parking.

-Pour une fois les gens ont raison. Qu'est-ce que ça pue ! J'ai l'impression que cette odeur vient du coffre, dit l'inspecteur.

-Attendez chef, il n'est même pas fermé.

Un grand sac poubelle, d'où émane une odeur épouvantable, se trouve dans le coffre.

-Vous vouliez de l'action, vous allez être servie, dit-il à Gertrude.

Elle ouvrit le sac et s'éloigna pour vomir dans un coin. Pendant ce temps là, Arthur, qui habite le quartier Malakoff, se sent léger comme une plume. Quelle riche idée d'avoir planqué le corps de Delphine à Bellevue, dans un coffre de bagnole. « Ca va leur donner un peu d'animation. » Estelle se serre avec amour contre lui. Le 22 Long Rifle est posé sur la commode, comme un trophée.

-Je ne te croyais pas capable de le faire, dit-elle rêveuse.

Elle revoit en pensée les deux gros trous dans la poitrine de Delphine.

-Je voulais vraiment être avec toi. Heureusement, on a un petit pactole. A mon avis, il ne faut pas traîner dans le coin, on ne sait jamais. C'est le moment de partir au Brésil. On va se refaire une santé, profiter un peu de notre oseille. On montera un petit resto, frites et pizzas. C'est bien le diable si on n'y arrive pas, c'est à la portée de n'importe quel imbécile, et nous ne sommes pas des imbéciles. Tu as concocté un bon petit plan.

De son côté, Fernanda, la belle-mère d'Arthur, le premier moment de chagrin passé, s'interroge. « Est-ce que Arthur et Delphine m'ont vue dans le parking, où je les ai suivis ? Si oui, je suis en danger. Sur le moment, je me suis enfuie comme une folle, morte de trouille. Mais il n'est pas question que ce fumier s'en tire à si bon compte. Il ne pouvait pas se douter que j'étais dans la chambre d'amis, quand il est arrivé en trombe avec Estelle, et qu'il a fait la peau à ma pauvre petite Delphine. J'ai tout entendu, tout vu. Je sais qu'ils ont caché le corps de Delphine dans un grand sac poubelle. J'ai attendu des heures sans bouger. Vers deux heures du matin, ils ont mis le sac poubelle dans une voiture qu'ils venaient de voler. Ils étaient tellement occupés, qu'ils ne m'ont pas vu les suivre avec ma voiture. Je voulais savoir où ils allaient. Ils ne sont pas allés très loin, seulement à Bellevue. Je sais qu'ils sont partis très vite. Ils ont entendu le bruit de ma voiture entrer dans le parking. Il faut que je les dénonce. Il est hors de question que ce salopard s'en tire, et, s'ils ont reconnu ma voiture, je sauve aussi ma peau ».

-Allô, commissariat de Bellevue ?

-Oui. Quoi encore ? Vous avez regardé les infos régionales ? On a du boulot, on a un crime sur le dos.

-Justement, des infos, moi, je peux vous en donner.

-Si c'est une blague, ça ne va pas le faire, répondit l'inspecteur. Désormais, on ne se fout plus de la gueule de la Police.

-Écoutez, je suis la maman de Delphine, de la victime, alors, un peu de respect, s'il vous plaît.

-Comment vous pouvez connaître l'identité de la victime !

-Je vous ai dit que je suis sa mère. J'ai tout entendu, j'étais dans une pièce juste à côté. Mon gendre, aidé par sa maîtresse, a tué ma fille. Je n'ai rien pu faire. Je les ai suivis et je sais qu'ils ont abandonné le corps de la fille dans le parking souterrain de Bellevue. J'ai peur qu'ils aient reconnu ma voiture. Faites vite ! Ils habitent dans la grande tour de Malakoff. Je suis en danger. Ils vont prendre un avion, mais avant ils vont me faire la peau.

L'inspecteur Moribond réfléchit très vite. Si cette femme dit la vérité, elle lui apporte des informations sur un plateau. Gertrude n'est pas là. Il ne sera pas obligé de donner ses sources, et c'est la promo assurée. Aller seul à Malakoff n'est pas très réglo, mais il peut y aller avec Simon le jeunot. Il prend l'ascenseur, se précipite au 38, juste quand Arthur et Estelle sortent avec leurs valises.

-Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Delphine Janin. Veuillez nous suivre.

Il avait pris soin de contacter France 3. Les journalistes auront leur scoop.

Le mystère du meurtre de Bellevue, élucidé, arrestation éclair d'Arthur Janin et d'Estelle Boisrivaud, promotion pour l'inspecteur Moribond : la Police nantaise redore son blason !

Quelques jours après, Fernanda sort du cimetière du Parc sous les flashes des photographes. Aucune déclaration. « Respectez mon chagrin, messieurs ».

— Atelier femmes et sports
A l'occasion de l'Exposition « Ovalie »
de Corinne Provost, photographe

Michèle Moussaoud **Corps et sport**

L'ennui, avec l'âge qui avance, c'est qu'on sent davantage son corps. Il grince, il couine, il se bloque... Difficile de se lever, poser le pied par terre est un effort, s'habiller une aventure. Si l'on pouvait le refaire à neuf au fur et à mesure ... Serait-on plus heureux ?

Gisèle Provost

Il a fallu du courage à Farida pour demander à ses parents l'autorisation de faire du sport. Pour les infléchir, elle avait demandé à sa copine de classe, Rachel, de l'accompagner. Dans cet esprit de solidarité, elle obtint gain de cause. Reste à leur faire admettre la régularité des entraînements et des compétitions. Farida, dès la première rencontre, ressentit du bien-être. C'était pour elle un jeu. Le groupe qui l'accueillit lui ouvrit les bras, lui sourit. Elle, qui ignorait la citoyenneté, se sentit semblable à toutes ces filles.

Myriam Aubert

Le corps et tout ce qui tourne autour... On doit être beau, jeune et mince. Tant pis si on a un petit pois à la place du cerveau. C'est peut-être à cause de cela qu'autant de femmes deviennent anorexique ou boulimiques. Les femmes d'une quarantaine d'années veulent paraître aussi jeunes que leurs filles de 20 ans. Mais, au fil des années, le corps malmené se rappelle à vous, il vaut mieux s'accepter tel que l'on est et avoir d'autres sujets en tête que sa petite personne.

Corinne Provost

Ça pourrait être un jeu, sans violence, sans tricherie. Peut-être la régularité donnerait le courage nécessaire. Non pas la violence, non pas le dopage ! Une grande et belle histoire de solidarité et de citoyenneté, si l'on oublie l'argent. On se lancerait dans la compétition sans accident de bien-être : un sport sur mesure, sans démesure.

Michèle Moussaoud **Mixité**

Un tremplin pour l'égalité entre les filles et les garçons, le nord et le sud, les blancs et les noirs, les jeunes et les vieux. Mélange et croisement, diversité assurée.

Odette Le Pimpec

« Cité Mix », tu peux toujours te la jouer fille ou garçon ; tu peux mixer la chose comme tu l'entends. « Cit'es Mix », c'est pas grave, ça se soigne très bien ! Pas avec des médecins, il n'y a pas encore de diplômes pour « le mixité-thérapeute ». Mais ça viendra. Je connais des personnes qui s'occupent en mix de la chose, à la télé, ça mixe bien aussi.

Lydie Bossard *Arbitre*

Nom commun, très difficile à prononcer. Sans doute parce que la fonction est ingrate. Les arbitres sont reconnus comme nécessaires, mais ne sont pas aimés.

Odette Le Pimpec

Allez les joueuses, sportez-vous bien, jouez nom d'une pipe. Alors, tu fais quoi ? Tu dors, ce ballon, t'en fais quoi, tu le laisses rouler et puis si tu continues pas la peine de venir, tu nous ennues. Cours enfin ça te ferait du bien. Tiens regarde le bel apollon d'arbitre qui arrive sur son cheval blanc (sa voiture avec 40 CV vapeur).

Michèle Moussaud

Comment ne pas penser à la folie quand on voit la violence des supporters de foot dans les stades. Aucune tolérance, on est loin du sport bien-être.

→ → → *Acrostiches collectifs*

- Salut, comment allez-vous toutes ?
On se sent d'attaque pour gagner
Une belle partie en perspective à jouer
Faut du souffle et de l'entraînement
Faut compter avec nous les femmes
Là, ici, maintenant
Et toujours !

- Regarder la vie ! J'aime
Un peu, beaucoup, à la folie
Grandir, bouger, être bien dans son corps
Bien dans son corps, bien dans son cœur
Y aller, foncer, se casser la figure, ne pas renoncer

— → *Présentation de l'écrivaine intervenante*
Diana Vivarelli

Née en Italie, institutrice de formation, Diana Vivarelli s'installe en France en 1993, où elle fonde à Nantes la compagnie Azimut Théâtre. Elle met en scène et joue dans ses propres pièces et intervient comme professeur de théâtre dans les établissements scolaires. Diana Vivarelli a écrit une trentaine de pièces pour adultes, enfants et adolescents, dans sa langue d'adoption.

La plupart ont été jouées, vingt-trois ont été publiées : Le piège à rats, recueil de trois pièces (Ed. du petit véhicule, 2001), Pièces pour adolescents. Le bouc émissaire (Retz/Séger, 2004), Triste sort, mais on s'en sort, recueil de trois pièces pour adolescents (Ed. du petit véhicule, 2004), La boule magique, recueil de dix pièces pour enfants (Ed. du petit véhicule, 2006), A l'attaque, recueil de dix pièces engagées (Ed. du Cerisier, 2007).

Diana Vivarelli est aussi réalisatrice de films. Elle a tourné trois docufictions : La chaise à palabres, sur les droits à la culture, Je tu elle... nous étions vous serez elles sont, sur les droits des femmes et Age qui avance n'empêche pas, sur l'âge et le temps qui passe. Explosion, une bombe nous attendait à la gare de Bologne, pièce autobiographique sur l'attentat terroriste perpétré à Bologne le 2 août 1980, sortira aux printemps 2010 aux éditions Le Cerisier.

→ → →

— Atelier d'écriture *Azimut théâtre*

Mis en forme par **Diana Vivarelli**

Dynamique, cosmopolite, épanouissant, loufoque, instructif, convivial et même grandiose !

Les adjectifs qualificatifs ne manquent pas au groupe pour décrire l'atelier d'écriture animé par Diana Vivarelli, écrivaine et metteuse en scène à la compagnie Azimut Théâtre.

L'atelier d'écriture regroupe des passionnés de tout âge, tout horizon et milieu social, avec l'intention affichée de prendre du plaisir et du bonheur en écrivant sur les sujets les plus divers et variés.

Il faut dire que Diana Vivarelli sait instaurer un climat de confiance, proposer des visites culturelles propices à l'écriture et des inducteurs débridés. Les participants ont progressé dans l'art et la manière d'écrire, dans la bonne humeur, la liberté et parfois des éclats de fou rire.

Les textes sélectionnés, parmi l'abondante production, ont de quoi surprendre et émouvoir : poésies, haïkus, description des visites culturelles, nouvelles "façon polar", contes pour enfants, science-fiction, souvenirs...

Des textes ironiques, philosophiques, journalistiques, poétiques, humoristiques, des textes à partager sans modération avec tous les habitants, pour savourer la qualité et l'évolution de cette écriture individuelle et collective.

Alors à bientôt, pour les entendre à l'occasion de lectures publiques, dans les médiathèques et les lieux culturels de Nantes.

→ → →

